

DOMINIQUE PETITJEAN

MORSURE

MORSURE

*Arrivé à la fin de mes âges,
puis-je en finir avec la poésie
et les visions du vide qui englobe le monde
si, en dehors de la page
où m'enfièvre le venin
d'un serpent malin,
je ne possède le courage
de plonger dans la noirceur
qui vous aspire vers la mort ?*

ALORS que j'attendais d'en avoir fini avec la poésie,
de troquer les amours de loin
et l'univers lointain
qui transportent l'âme, dépasse l'esprit,
pour profiter de la vie
et satisfaire
l'appétence de la chair
sans que la rime
qui enrôle les mots tout-venant
ne diffère le moment
où le baiser de l'amant
aspire la langue du trouvère,
la page blanche où se drape d'élégance
la phrase déroulée par la dérobade du sens
me manque.

SANS la page blanche, point de prose
où les mots se détachent des choses
pour transporter mon âme dans l'infini
où l'amour ne meurt d'être éternellement promis,
quand ce n'est pas mon esprit
qui se déprend de son hébétude
dans la poursuite de son étude,
les phrases entrelacées de ses deux aventures
dont l'habileté des tournures
scelle la véracité des pensées qu'elles capturent
avec une pirouette pour conclure,
triomphe de la tentation de la première,
de s'incarner dans un plaisir de la chair
qui la confinerait dans un corps
jusque dans les cendres de ma mort,
et que le second n'acquière la sagesse
de la paresse de renoncer au geste
de brasser les mots d'un verbiage
sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages.

HORMIS les amours de loin
qui initient mon âme aux désirs infinis
en enchaînant les orgies impunies
sur le lit blanc de ma page,
quelles autres injonctions
réveilleraient les pulsions évanouies
d'un corps assagi
aujourd'hui où mes yeux écoutent,
dans le vide attracteur des pages vierges qui me voûte,
s'éteindre la flamme de vivre vieux
comme celle des astres
dans l'éther froid des cieux.

APRÈS une vie solaire
où mes impulsions ne discernaient en mon sein
l'arbitraire nécessaire à l'échafaudage d'un dessein,
et une lunaire
où mon âme s'est vautrée nue
dans des épanchements malvenus,
aujourd'hui,
c'est avec des rimes de bon aloi
que mes doigts s'emploient
à ordonner dans le vide blanc des pages
les mots d'un savoir buissonnier
engrangés dans une enfance déracinée
ce qui permet à une âme timorée
et à un esprit hébété d'éprouver,
dans l'orbe déclinante d'une trajectoire
qui s'assombrit sur l'écritoire,
les aventures excessives d'une vie fictive
qui, de la vraie, m'en privent.

Du fait d'avoir été privé,
dans mon jeune âge,
d'un ancrage dans un havre sans orage,
les élans de ma chair amoureuse ne s'aventurent
en dehors de la cage du langage,
si bien que ma page blanche est l'espace infini
où mon âme désirante déploie ses ailes
sitôt qu'au-devant d'elle,
troussées par une plume audacieuse,
se couchent des phrases scabreuses,
car ce n'est pas la muse savante
mais une sirène sensitive
qui gouverne la course enivrante
de cette dérive.

LES couples de rimes simplettes
que l'on se répète
pour ne pas pleurer dans sa tête
ayant promis
à une âme en repli
qu'aucune méprise ne déchirera les pages
de l'amour sans orage
de tous les âges d'un visage
que je vivrai demain,
depuis mon enfance
l'aujourd'hui qui passe
ne compte pour rien.

EST-ce du au refus de mon âme
de mêler l'amour à la mort
que j'embrasse d'un commun accord,
quotidiennement sur ma page blanche,
le désir infini
de l'amour promis.

POUR préserver l'amour promis
de la mort qui me privera de sa rencontre
mon âme vole dans le ciel blanc de la page,
emportée par les couples de rimes vulgaires
d'une poésie outrancière
où mon ombre jouit sans encombre
d'amours sans nombre,
vers l'espace infini des nuits
imprégnées de la mélancolie
de tenir la chair à l'écart des plaisirs
qui privent de l'éternité à venir,
alors que mon esprit chemine
dans le sillage du geste impérieux d'écrire
une ligne d'encre noire qui sépare,
sur l'aire vierge illimitée des pages,
le vide infini du néant
puisque c'est ainsi que se partagent
les mots de mon bagage.

MES fantasmagories
ne se manigancent pas dans mon esprit
mais sur la page criblée de mots obscènes
à partir desquels des réminiscences de voyeurs
trament avec ferveur
le raconter qui ramène
au nœud œdipien du départ
aussi, comme pour le serpent
qui ne découvre l'objet de son désir
qu'une fois que s'est inscrit dans la poussière
l'alphabet de ses entrelacs pour le saisir,
la chute scabreuse de la tentation pernicieuse
de la phrase venimeuse ne m'est connue
qu'après que des mots crus aient parcouru
la distance nécessaire pour que le point final
ne soit autre qu'un trou du cul.

Si mon esprit vanné renonce à agrandir ses vues
en ne revenant démêler l'imbroglio obtus
sur le vide attracteur de la page
qui inspire mon radotage,
c'est mon âme endiablée qui d'emblée s'en saisit
pour étirer la phrase manquante en une désirante
qui, lisse comme un serpent,
traverse mon corps absent
pour qu'ainsi s'amplifie
le désir infini
de l'amour promis,
puisque tel est mon sort
jusqu'à l'heure de ma mort.

MON âme m'assigne,
pour que l'horizon bleu de son envol
ne se limite à la rotondité d'une terre
où retombent en poussière les envolées dans l'éther,
à céder aux rimes indignes qui s'alignent
jusque dans les recoins des pages
afin que se multiplient des orgies impunies
et que, dans le désir infini des plaisirs inassouvis,
se poursuive sans orage son voyage
vers la nuit infinie de l'amour promis.

POÈTE qui ne cesse de courtiser les rimes dévoyées
par la crudité de leurs accointances
qui transportent mon âme et troublent mes sens
quand les élans de mon désir s'enlacent
aux audaces des strophes salaces
jusqu'à ce que ma psyché prostituée jouisse,
en cédant au féminin de sa conjugaison,
de l'érection de la lettre dans mon être,
comme deux serpents qui s'enroulent l'un à l'autre
à mesure qu'ils se dressent en sifflant.

MON âme n'étant vive
que si un verbe avilissant l'avive,
pour apaiser sa crainte que sa soif d'être aimée
ne soit plus étanchée sur le lit blanc de ma page
en abusant des mots crus
du poème impatient d'être lu par des inconnus
la nuit au coin d'une rue,
et pour que la consommation de ce bacchanal
ne reste vulgairement banale
je rajoute de l'ambigüe
à la paillardise des phrases attendues.

RIMAILLEUR à compte d'auteur
attendrais-je,
pour être le tendre
du défricheur certain de me fendre
au détour de la page hardiment troussée,
que me surprennent des phrases obscènes
si mes mains,
au lieu de savoir manier
les caractères d'un alphabet abstrait,
avaient été initiées à l'art de caresser l'aimé
qui me reconnaîtrait.

ALORS que pour pleinement jouir de la chair
l'esprit doit se défaire du verbe,
de mon âme troublée j'entends la voix
parler en moi
quand la tournure suggestive
de la phrase lascive
décline mon penchant d'être Ève pour Adam
et que m'aspire le vertige d'assouvir
la spirale de ce désir
dans les outrances
de ne plus le contenir.

AU verso des pages d'une cosmagonie
 où je conjure le néant avec un vide originel
 qui, de n'être créé, est éternel
 et où s'accélère l'expansion de l'éther
 pour que la matière de l'univers
 ne soit consumée dans un enfer,
 ma plume, emportée par l'exubérance de la lettre,
 aiguillonne l'ombre sombre de mon être
 vers des orgies sauvages,
 afin que mon âme ne soit privée dans son voyage
 des amours de loin couchés sur ma page,
 si bien que la crudité versifiée
 des strophes concoctées qui exhument
 la tentation qui me consume
 m'accule à cette extrémité,
 le désir mis à nu,
 d'être pourfendu par le cul.

LES amants sans visage
 que je n'éconduis du drap blanc de ma page
 afin que ruissellent,
 lors de ces rencontres providentielles,
 les rimes compromettantes
 qui enchantent une âme ardente
 au point que, mise à nue par les stances
 perverses qui la relancent,
 elle fléchit
 avant que ne soient explicitement réunis
 les mots hardis de l'orgie qui s'ensuit,
 dans la ferveur des nuits
 où s'écrivent mes folies,
 entre deux virgules,
 m'enculent.

LE bleu du ciel lavé par la pluie
 dont le retour me ravit plus je vieillis
 me transporterait-il encore en s'abîmant
 vers la pureté dernière du firmament
 qui s'allège du feu des astres en s'agrandissant
 si,
 alertée par le cœur battant
 de l'enfant obéissant
 qui ne comprenait ce qui lui arrivait
 que si des mots le lui disaient,
 plaqué contre le mur de pierre
 par l'officiant des messes et des prières,
 mon âme avait chu,
 une bite dans le cul.

POUR ne pas rester enfermé
 dans le souvenir d'une enfance souillée
 par le pasteur égaré
 qui déposa sur mes lèvres la saveur
 d'être le féminin de l'homme dans un baiser,
 mon âme qui s'est ressaisie de mon souffle
 en déchirant une fenêtre de lumière
 dans l'épaisseur de la nuit
 permissive à l'appétence des sens,
 m'a pris sous son aile et depuis,
 bien que les rimes intimes m'émasculent
 pour transcender un corps
 désireux qu'on l'encule,
 de prendre langue avec le démon
 qui entretient la tentation
 de s'adonner sans rémission
 aux plaisirs distillés
 par la morsure du serpent,
 je ne réponds
 jamais non.

MON âme,
son vol vers l'amour illimité étant porté sur ma page
par les rimes vulgaires de mon vocabulaire
jusqu'à ce que les plus outrancières
lui soufflent que se poursuivra son voyage
quand bien même cesseront d'être enfilés
par la plume asséchée du poète esseulé
les mots grossiers des orgies fantasmées,
allégée d'être ainsi déliée de l'impasse
du présent qui passe
au point que de chuter dans l'Hadès
en passant par mes fesses
elle s'en moque
comme d'une fin dernière de mon froc,
n'ayant plus de mots à rajouter à son dilemme,
c'est vers la lignée du père à l'insaisissable figure
omnipotent comme un totem
que remonte alors la fêlure
qui parcourt mes poèmes.

PUISQUE mort,
le Dieu du livre le restera,
les mots du père qui rappelle à lui son fils
après l'avoir abandonné,
resteront à jamais tus,
si bien que mes rimes d'écolier,
après avoir bousculé mon esprit hébété
en concoctant une cosmogonie dont l'audace
est de lier la course du temps à l'expansion de l'espace,
transportent mon âme dans son voyage
par delà les couchés rougeoyants d'un soleil qui s'éteint
dans l'éther noir d'une nuit sans matin,
sans que jamais ne sera rompu le lien
noué sur le lit blanc de ma page,
avec son amour de loin.

DES chevaux de bois du manège
que réussissait à faire tourner dans un refrain
la musique des rimes de l'enfant puni dans son coin,
au contentement de mes fesses
que réitère sur moult pages
dans un diabolique racolage
une plume complice d'une âme sans âge,
le geste de perpétuer cette aventure
dans l'écriture
se fait-il pour que ne s'enferme mon ego
dans une hébétude qui ne dit mot,
ou pour satisfaire une psyché
qui se laisse inverser sans réticence
par la duplicité des mots crûs qui s'agencent
dans l'ordre où la déviance d'une licence salulaire
l'emporte sur les désordres de la chair.

À quoi dois-je mon retrait
dans une vie sans attrait ?
À cette hébétude indécrottable
qui ne voit pas venir la phrase improbable
dont les mots, tant que n'advient du sens,
différemment s'agencent
ou à cette poésie baroque
dont les rimes équivoques,
pour que ne devienne un filon
la face sombre de l'écrivillon
qui perçoit l'ambiguïté de sa psyché
avant que celle-ci ne soit démêlée sur le papier,
réclament le travail
qui accentue la faille
où sombrent en nombre
la tentation d'une ombre
de s'incarner
dans un corps désentravé.

APRÈS avoir tourné les pages de mes amours de loin
 où aux aspirations de l'âme
 ne se mêlent les humeurs du corps,
 dépourvu d'avoir connu
 l'envers de mon être par le cul
 je me coltine à présent,
 embarqué dans ce non-poème
 tanguant vers l'âge du naufrage,
 la compagnie d'une hébétude
 dont les durées pesantes lestent mon geste
 qui a perdu l'entrain de contenir le vide qui abonde
 sur les pages blanches qui se confondent
 sur le chemin des jours sans amour.

LE premier jet surgi du vide
 où l'indéterminé se consolide
 et se prolonge en un trait d'esprit
 quand la pensée s'arque à l'extrême
 dans la solitude d'un poème,
 me dérobe-t-il le monde
 pour qu'à la pulsion de mort je ne succombe
 et que mon âme,
 alors que mes os se figeront dans la terre d'une tombe,
 poursuive sa course dans l'infini des cieux
 sans que ses ailes, héritées des anges et des dieux,
 ne soient alourdies
 par les cendres de la chair d'une fusion refroidie
 car c'est dans la noirceur d'un éternel regret
 que s'éteindrait à tout jamais,
 consumée dans une nuit d'orgies
 la flamme de l'amour promis.

BIEN que l'éternité
de mon âme ne me leurre,
que la chape d'hébétude se referme
sur mon esprit demeure
quand la poussière qui ne cesse de retomber
sur une terre immobile sous mes pieds
obstrue mes échappées vers le vide illimité,
ce confinement sous le plafond bleu du ciel
ne me pèserait si,
de tromper la poésie n'ayant plus peur,
mon corps s'adonnait,
délivré de l'ombre de l'écri-voyeur
penché sur les pages chronophages
de son ouvrage,
au dérèglement de tous ses sens.

LA psyché du poète acrimonieux
qui, après s'être dédoublée dans un corps fiévreux,
s'ouvre pour être aimée à des aveux,
aviverait-elle plus encore la flamme noire de mes yeux
si, plutôt que de confier une ambiguïté latente
aux rimes entêtantes
qui n'ont comme finalité que de caracoler,
dans les écarts égrillards d'une poésie sans fard,
à la rencontre de l'attentionné
qui entendra dans les obscénités d'un délire
les dictas d'une lyre,
je m'en retournais être harponné
là où les solitudes
ralentissent le pas.

LA répétition de ce rituel
où, enculée,
la chair jouit d'être mortelle,
pourquoi l'accomplirais-je
si, sous le couvercle
d'un ciel dont l'horizon m'encercle,
ne se détache un envol
de mon corps cloué au sol ?
Alors que les rimes ordurières d'une prose roturière
détournent les pulsions criantes de la chair
vers une prière qui fera,
l'esprit de cette dernière
échappant au cycle de la poussière,
qu'à la mort de mon corps,
ensevelie dans la terre
mon âme ne sera.

CETTE fréquentation des bas-fonds de la poésie,
où la crudité des rimes
m'est d'autant plus salutaire
qu'elle incite aux dévoilements intimes,
élève-t-elle mon âme vers la plus évidée des nues
sans que jamais, pourfendu par le cul,
mon corps au monde n'ait appartenu,
à moins que le courage ne me vienne
à ce que cette angélique gardienne
soit trucidée par le dard désiré
et, le verbe extirpé de ma chair
n'érigeant plus de barrière,
à l'errance dictée par l'appétence des sens
m'abandonner comme si,
dans les premières années de mon enfance,
définitivement,
je l'avais été.

NOTRE propre drame nous étant connu
qu'une fois qu'il se déclame
tu m'as entraîné
mon âme,
pour confesser ta fascination pour ce dard charnel
qui t'aurait déchiré les ailes
en pénétrant mon corps vaincu par le cul,
dans les orgies d'une poésie
qui aujourd'hui me laissent,
aux abords de la vieillesse,
avec l'hébétude
pour compagnie.

RAJOUTER,
avant qu'une tournure affutée
ne relance la phrase griffonnée
vers une visée autre que celle escomptée,
que sans les rimes de bagatelles
qui astreignent ma ritournelle
à passer par l'aveu formel
de chacune d'elles,
mon âme désirante n'aurait enjambé
l'hébétude de mon esprit surpris
que puisse s'écrire à rebours
une poésie d'amour
sans retour.

ALORS que je ne m'imaginai la tournure
que prendrait cette aventure dans l'écriture
où la rime pauvre s'impose
dans les débordements d'une prose
qui prolonge, pour mon âme,
l'amour promis
jusqu'aux abords de l'infini
et qui, pour soulager mon esprit
de son angoisse du néant,
inscrit son cheminement
non pas dans le temps qui passe
mais dans le vide illimité de l'espace,
mais comme le cours de mes jours
passés à attendre l'amour
découle des avancées du langage
qui en freinent le rattrapage,
avec ce dernier tour malin,
pour qu'aujourd'hui ne ressemble à demain,
la musique répétitive des rimes
qui m'intime à oser l'intime,
ici, prend fin.

poème relu et modifié, le mardi 13 janvier 2026

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en
vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :
“*Morsure*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été
effectuée
par l'**Atelier Nulpar** à Rezé,
le samedi 7 mars 2026

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements